Deuxième Année. — N° 41 Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 10 Octobre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Un cas pathologique ..... Louise BODIN
Sur l'élégance ..... Georges YVETOT
Notes d'une villageoise ..... Germaine DEGROND
Les Intérimaires de l'Enseignement ..... Fernand MORELLE
Les bois les plus épais ..... Noël-E. GARNIER
Dominicales à Saillé ..... Henriette SAURET
Réfugié ..... Jeanne MÉLIN
La coalition républicaine ..... Monette THOMAS
Les Idées et les Livres ..... Waldemar GEORGE
Pitiruil ..... Lucien JACQUES

Un cas pathologique

On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.

Car il s'agit d'une puissance, il s'agit de Madame Rachilde. Osons cependant approfondir.

Madame Rachilde écrivit des romans il y a déjà plusieurs lustres. Les Hors Nature, l'Animale, l'Heure Sexuelle, la Princesse des ténèbres, la Marquise de Sade, la Jongleuse, Monsieur Vénus.

Ce sont des titres. Ces romans me furent indiqués, il y a quelques années, par un jeune esthète qui se pâmait et qui apercevait dans chaque volume un million de choses, telle Philaminthe devant Trissotin.... car nous sommes dans un monde où les hommes sont des femmes et les femmes des hommes.

Je lus la Jongleuse *et* Monsieur Vénus *et, si je n'y compris rien, absolument rien, j'en ressentis un violent écœurement.*

Je demandai en vain des éclaircissements à M. Maurice Barrès qui préfacia Monsieur Vénus *bien « qu'il répugne pour l'ordinaire à l'obscénité. »*

— « Ce qui est tout à fait délicat dans la perversité de ce livre, dit-il, c'est qu'il a été écrit par une jeune fille de vingt ans. Le merveilleux chef-d'œuvre ! » Tu parles ! dirais-je si j'osais une pareille familiarité avec M. Barrès. M. Barrès cherche d'ailleurs ce que peut bien être l'auteur. Elle n'est pas un moraliste, elle n'est pas un psychologue, simplement elle a l'instinct du vice, elle « produit » le vice comme les pommiers produisent des pommes. Mais en réalité, M. Maurice Barrès, lui non plus, n'y comprit rien du tout. Il parle d'obscurités, de naïvetés. M. Maurice Barrès est un critique à qui tout de même, « on ne la fait pas ».

Je viens de relire Monsieur Vénus, *par loyauté.*

Le livre, que j'ai pris en location dans un cabinet de lecture, est annoté de points d'interrogation rageurs, aux bons endroits, par des lecteurs qui n'y comprirent rien non plus. Car si vous pouvez expliquer la nuit de noces de Raoule de Vénérande et de Jacques Silvert — la femme étant l'homme et l'homme étant la femme — c'est que vous serez rudement malins.

Madame Rachilde est tout simplement le Georges Ohnet du vice. Son héroïne, Raoule de Vénérande — portraiturée par Bonnat — a des élégances hautaines et cinglantes qui sont du Maître de Forges *ou de* la Grande Marnière. *Pour le reste, c'est un bourrage de crâne de détraquée qui veut nous faire croire qu'elle sait des « choses », ma chère ! et qu'en fait de sadisme personne ne peut prétendre à son érudition. Monstre double, dit Monsieur Barrès. Allons donc, loup-garou ou croquemitaine, voilà tout. C'est quelque chose comme les fameux mystères de l'Orient vus dans une baraque de foire. C'est laid, c'est ridicule, c'est faisandé, ça sent le cadavre, ça sent mauvais. Mais ça n'est de l'art à aucun moment.*

Depuis, Madame Rachilde est devenue critique des romans au Mercure de France. *Elle tient bureau de morale et bureau d'esprit : Quand il devient vieux, le diable.... Madame Rachilde admoneste les jeunes romancières « immorales ». Elle s'y connaît. Il est vrai qu'elle a de singulières indulgences pour de jeunes romanciers : « Il n'y a jamais eu de morale plus pure dans aucun roman de ces messieurs les romanciers pour « la haute » écrit-elle à propos des romans de Francis Cares qui traitent des souteneurs et de leurs dames.*

Le Mercure de France *fut un temple de gloire dont on n'approchait que le cœur battant et les jambes tremblantes. Des milliers de jeunes écrivains durent ouvrir les portes du*

temple, la gorge serrée d'angoisse, pour voir la sentence prononcée sur eux par Madame Rachilde. Pauvres jeunes écrivains!

Avec une affection de bonhomie et de « bongarçonnisme », Madame Rachilde vous déblaye un roman en cinq sec. C'est de la critique de tireuse de cartes. Elle augure et prophétise. Elle abuse des points de suspension, destinés à nous avertir qu'elle nous prépare une finesse ou une hardiesse et cette finesse est le plus souvent une platitude, cette hardiesse est le plus souvent une charade.

Mais voici le dernier exploit de Madame Rachilde. Dans le Mercure de France *du 16 septembre, elle accorde à M. Maurice Magre, à propos de l'*Art pour séduire les Femmes, *beaucoup plus que les quelques lignes qui suffisent à ses oracles habituels. Et voici comment elle termine. Excusez la citation un peu longue, mais le passage en vaut la peine.*

— « Un nouveau monde se lève à l'horizon et il nous arrive de la mer, du royaume de Vénus. Moi qui suis une bonne dame incapable de rosseries compliquées, je vais donner un conseil dépourvu d'artifice littéraire à nos jeunes sœurs de France. Je me permets donc de leur déclarer ceci aux risques de me faire mal juger : laissez-moi de côté les petits procédés, les petits intérêts, les petits détours, les petits calculs et les petits messieurs, de médiocre physique ou de moyenne fortune. S'il est vrai que l'homme descend du singe (et on le croirait à voir ses grimaces), abandonnez les ouistitis de salon particulier pour ouvrir les bras aux grands singes.... d'Amérique. Ça oui, mes jeunes amies, ça vaut le voyage à Cythère... et puis enfin ils ne portent pas de tricots usés. Comme les hommes heureux, ils ne mettent même pas de chemise, car ils sont très propres et n'ont pas froid. »

Voilà. Le royaume de Vénus, encore cette fois, nous envoie des messieurs. Donc, jeunes sœurs de France, couchez avec des Américains. Madame Rachilde a des détails et vous promets que vous ne vous « embêterez » pas. Ça vaut le voyage à Cythère. Ils ne mettent pas de chemise, ils ne sont pas de moyenne fortune, et puis ils n'ont pas de tricots usés.

..... **CENSURE** .....

Et voilà ce qu'une femme, une de nos plus notoires femmes de lettres, peut penser et écrire, en la cinquième année de guerre, avec des airs spirituels et dégagés, raillant ainsi tant de souffrances, tant de misères, tant de sacrifices, tant de ruines irréparables.

Allons, il est possible que les Américains se lavent. Mais, le cas de Madame Rachilde, romancière ou critique, est un cas pathologique qui relève de la douche.

Louise BODIN.

Sur l'élégance

Vous avouerez qu'il y a vraiment quelque chose de choquant dans la mentalité de ces stupides satisfaits et satistaites qui se permettent de reprocher à nos ouvrières d'usines, d'ateliers ou d'administration leur élégance.

D'après ces bourgeois qui raisonnent en ce moment comme des tambours, les femmes qui travaillent n'ont nullement à se plaindre si leur labeur peut leur permettre de se nourrir mal et de se loger plus mal encore.

Quant à leur entretien, l'hygiène, la propreté suffisent. Les belles étoffes ne sont pas pour elles !

Leur rôle est d'habiller les dames richement entretenues par leur mariage ou leur fortune. La coquetterie, l'élégance, c'est bon seulement pour la femme du monde et pour la cocotte !...

Voilà sans doute, ce que prétendent ceux que Gustave Flaubert appellerait des « bourgeois ».

C'est un peu comme si l'on disait à l'artisan que l'art ne le regarde pas ! C'est comme si l'on prétendait que le travailleur, n'a pas, lui aussi, « droit à la beauté » selon la belle expression que le magnifique écrivain disparu Octave Mirbeau met dans la bouche de Jean Roule, des *Mauvais Bergers*.

Les femmes intelligentes, courageuses et laborieuses ont raison de vouloir se faire belles avec ce que la civilisation met à la portée de leur consommation.

Mais elles auraient tort de vouloir se faire trop belles en se ridiculisant ou en s'habillant trop richement aux dépens de leur bien-être matériel et de leur santé ou à ceux de leur entourage.

Pourtant, il faut bien convenir que le travailleur a grandement raison de profiter de ce qui lui reviendrait de droit en toute justice sociale... s'il était possible de parler de cela sans illusion.

C'est, il me semble, bien assez malheureux de constater que celui qui produit tout n'a rien, ou presque rien et que, par contre, celui qui ne produit rien d'utile jouit de tout !

A cette injustice flagrante, à cette inégalité choquante, il se peut qu'il y ait une compensation si, réellement, du fait de l'intrusion des femmes dans l'industrie quelques-unes gagnent assez pour se vêtir élégamment.

Loin de pleurer sur ce cas, je m'en réjouis et je souhaite que toutes les femmes puissent, par un salaire bien gagné, satisfaire à leur penchant naturel à la coquetterie. C'est tant mieux pour elles et c'est très bien qu'elles montrent leur goût par l'élégance.

Oui, mesdames, que le travail auquel vous ont astreint les circonstances vous soit assez rémunérateur pour vous permettre de jouir d'une harmonieuse coquetterie et sur vous-mêmes et dans vos intérieurs.

Ayez le bon sens de vouloir profiter de tout ce qui rend la vie agréable, douce et belle. — C'est bien votre tour ! — Et laissez à leur dépit de pleutres les mauvais bougres de la bourgeoisie qui ne savent que penser bassement et dénigrer stupidement !

Ah ! oui, cent fois oui, il avait raison notre grand Flaubert de définir le bourgeois par ces quatre mots : « l'individu qui pense bassement ».

Comme le faisait tout dernièrement remarquer dans un grand journal du matin un militant syndicaliste, il est abject l'égoïsme bourgeois, jusque dans ses réflexions, ainsi que

nous le fait très simplement mais très rudement remarquer l'ouvrier qui écrivait ceci dans la *France Libre* :

« Interrogez un bourgeois, un de ceux qui sont restés « quand même » égoïstes devant tant de malheurs accumulés ; demandez-lui son avis sur la vie chère et sur le salaire des femmes dans les usines. Ecoutez :

— « Vous réclamez — encore — une augmentation de salaire pour vos ouvrières ? *Vos femmes* (il y a donc plusieurs catégories de femmes en France ?) ne portent pas comme elles des bottes « hautes comme ça ». (Vous voyez le geste ?) Des femmes qui gagnent des 15 et 18 francs par jour, oser se plaindre ! »

« Ah ! combien de fois l'avons-nous entendue cette phrase venimeuse !

« Camarades ouvrières, vous vous plaignez de la modicité de vos salaires. Vous avez l'aplomb de ne pas être contentes ? Mais aussi, pourquoi achetez-vous des bottines *hautes comme çà* ?

« Soyez donc raisonnables, laissez-vous tondre gentiment et surtout n'essayez jamais de faire valoir votre droit à en avoir... des droits.

« Bourgeois, que penses-tu de celles qui ne gagnent que 3, 4 et 5 francs par jour ? de celles — l'immense majorité — qui ne dépassent pas un salaire quotidien de 7 francs ? qu'elles en ont assez, n'est-ce pas ? Que l'on peut vivre très bien avec 7 francs et puis — argument suprême — qu'il ne faut pas oublier que nous sommes en guerre ?

« Hélas ! depuis quatre ans, nous le savons mieux que personne, nous, classe ouvrière.

« Crois-tu qu'elles peuvent en acheter, celles-là, des « hautes comme ça » ? Oui, haut comme ça, elles ont des chagrins et des soucis.

« Bourgeois, qui suis d'un œil ironique la petite munitionnette alerte et rieuse ; toi qui ne connais sa vie privée que par des racontars intéressés, sois donc juste. Pense, au moins une fois dans ton existence, non pas seulement avec ton esprit trop étroit pour juger sans parti pris, mais en écoutant la voix de ta conscience. Tu as souffert, toi aussi ; tu dois être meilleur.

« Cette ouvrière, tout à l'heure si gaie auprès de ses camarades, regarde-là bien maintenant qu'elle est seule. Observe son attitude. Le rôle est fini. La voilà en face des réalités.

« Sais-tu, bourgeois, ce que sont ces réalités ? Je vais te le dire :

« Faire son repas du soir d'une soupe ou d'un bol de café ; subir les vexations de la logeuse (on lui doit des sous à cette femme) ; répondre aux demandes pressantes de la nourrice (on a quand même fait un enfant malgré les 5 francs par jour : la blanchisseuse, le boulanger, tous les fournisseurs aux trousses et... crois-moi, bourgeois, je ne pousse pas ce tableau au noir.

« Je le pourrais, pourtant : deux, trois enfants en bas âge, les vieux parents à charge, l'homme mobilisé... Ah ! c'est vrai, j'oubliais l'allocation que les patrons invoquent si souvent pour ne pas augmenter les salaires.

« Et, bourgeois, il se peut que cette femme porte, elle aussi, des bottines « hautes comme ça ».

« Tu souris : tu sais ce que parler veut dire. Et pourtant, c'est de ta faute. Homme bourgeois tu as fait des lois bourgeoises qui protègent ton capital et ta famille ; pourquoi n'en as-tu pas fait pour protéger la santé morale des femmes livrées à elles-mêmes ? »

. . . . . .

Allons, allons, pauvres ruminants de la société actuelle, ne bêlez plus contre le luxe des femmes du peuple qui, de leur travail arrivent à se procurer quelques joies bien féminines. Comprenez :

Leur élégance, leur coquetterie sont preuves de l'éternel besoin de mieux-être.

Leur désir de l'acquérir est bien le meilleur et le plus légitime des désirs féminins. Il est aussi l'expression caractéristique d'un besoin profond d'égalité.

D'être élégantes et coquettes, nos ouvrières n'en sont pas moins de très honnêtes femmes, de très bonnes mères et de très parfaites épouses et amantes.

En pourriez-vous dire autant de ces pimbêches dont se glorifie votre monde bourgeois, opulents inutiles qui insultez et qui calomniez les femmes, les mères, les filles, les sœurs de ceux qui défendent vos privilèges ?

Georges YVETOT.

Notes d'une villageoise

Le féminisme combattu et raillé, semble-t-il, plus encore à la campagne qu'à la ville, prend quelquefois sa revanche.

J'ai dit déjà aux lecteurs de ce journal combien souvent la villageoise tient la plume, règle les marchés, étant généralement moins illettrée que son mari.

Dans une petite commune de la Côte-d'Or, les électeurs, puis le Conseil Municipal, ont cru devoir se choisir un maire ignare à un tel point qu'il signe son nom avec deux syllabes alors qu'il en contient trois !... Aussi est-ce sa femme qui, étant secrétaire de mairie, le remplace en toutes choses, ... signant même pour lui les pièces officielles !

Toutes les femmes du pays, pensez-vous, ont dû se réjouir de voir l'une d'entre elles parvenir, illégalement peut-être, mais enfin parvenir quand même officieusement à un poste dont l'accès leur est défendu par la loi des hommes. — Certes oui, elles se réjouirent les braves commères bourguignonnes, mais ce fut aux dépens de l'infortuné maire ; on le railla, on rit de sa bêtise et plus encore de celle des électeurs.

Quant à la « mairesse », depuis ce temps on la jalouse, on met en doute ses capacités, au lieu de l'aider, de l'encourager, on lui cherche des ennuis ; de son côté, hélas, elle ne néglige rien pour contrarier ses « administrés ».

... Et moi qui enregistre avec satisfaction cette pacifique victoire du féminisme (quoique en l'occurrence, il ne soit guère question de lui !), je reste attristée et pensive devant cette hostilité féminine qui me paraît être notre pire ennemi.

Femmes ! ne nous jalousons pas ; ne nous calomnions pas ! Le principal argument de nos adversaires est justement basé sur l'espoir qu'ils ont de voir l'élément féminin en continuel désaccord par suite de la jalousie qui, affirment-ils, est notre défaut de nature. Donnons-leur un formel démenti par l'exemple d'une union sincère. Défendons-nous contre la médisance, soutenons-nous les unes et les autres ; riches et pauvres, oisives et ouvrières, hors de nos cœurs la jalousie ! Soyons des amies et non des rivales ; soyons bonnes entre nous comme nous savons l'être pour nos frères, les hommes, aux heures tristes de la vie.

Germaine DEGROND.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

Les Intérimaires de l'Enseignement

Au mois d'octobre 1914, l'administration de l'Instruction Publique fit appel aux femmes pour remplacer les instituteurs mobilisés. Elle disposait déjà d'un personnel féminin assez nombreux. Elle sollicita d'autres concours. Les jeunes filles et femmes, pourvues de leurs brevets simple ou supérieur de l'Enseignement primaire répondirent à l'appel. Elles furent nommées institutrices intérimaires. Les suppléantes d'avant-guerre qui avaient quelquefois, cinq ou six années et même davantage de services, reçurent le même titre et les mêmes appointements qui étaient de 150 francs par mois à Paris, et de 100 en province.

Avec ces modestes traitements elles exercèrent leur fonction à la satisfaction de tous pendant les trois premières années. C'est grâce à leur précieux concours, à leur entier dévouement, que l'école laïque a pu faire malgré l'absence des maîtres titulaires, et les difficultés diverses apportées par l'ambiance guerrière, bonne figure pendant cette tourmente.

Elles venaient d'être augmentées et d'avoir, grâce aux indemnités de vie chère, un traitement un peu meilleur.

La situation était trop belle, elle ne pouvait durer. L'administration revient toujours à ses vomissements et à ses défauts, qui en l'espèce sont caractérisés surtout par une extrême lésinerie.

Sous prétexte que les écoles voyaient leurs effectifs diminués par suite des nombreux départs d'enfants à la campagne causés par les raids de gothas, et les manifestations des Berthas, les intérimaires qui pourtant avaient droit par leur zèle remarquable à plus d'égards et de considération se voient licenciées, à l'exception toutefois de celles qui sont pourvues de l'auxiliariat ou qui sont veuves de soldats morts pour le pays.

Ainsi des femmes qui ont donné, quelques-unes dix ou même quinze années à l'enseignement, se voient menacées d'être jetées sur le pavé par une administration qui devrait leur avoir, pour leur dévouement, une grande reconnaissance.

C'est bien mal récompenser les bons services rendus.

J'ai reçu, à la suite d'une campagne que j'ai menée dans la *Vérité* en faveur des intérimaires menacées de licenciement de nombreuses lettres de ces dernières.

Les cas particuliers intéressants sont excessivement nombreux. Voici par exemple, une mère de trois enfants qui attend après son traitement pour les bien élever. Va-t-elle être jetée à la rue ? Elle a une dizaine d'années de bons services. Elle est notée d'excellente façon par son Inspecteur qui a pu l'apprécier.

Voici une autre, intérimaire en banlieue, qui exerce son métier depuis quinze ans. Elle est mère de deux enfants.

En voici une autre qui exerce depuis douze années, elle possède ainsi d'ailleurs que les deux dont je viens de parler le certificat d'aptitude pédagogique qui reconnait son aptitude à bien enseigner et en plus ses brevets élémentaire et supérieur.

Que vont-elles faire maintenant ? L'Administration ne peut pas s'en désintéresser.

En général les intérimaires demandent que l'on maintienne les suppléantes d'avant-guerre pourvues du C. A. P. pour la plupart. Nous croyons que c'est là un désir fort légitime qui peut être satisfait. La justice pousse à son adoption !

Pour celles qui, malgré tout, devraient être licenciées, l'Administration de l'Instruction Publique se doit de les aider à trouver une place dans les Administrations de l'Etat, Ministères, Préfectures, etc., etc...

Un certificat attestant qu'elles ont tenu les fonctions d'institutrices intérimaires de l'Etat devrait leur être accordé pour les aider à pouvoir trouver à donner des leçons particulières.

Les intérimaires qui désireraient se rejeter dans le commerce ou dans l'industrie réclament l'institution de cours gratuits de sténo-dactylographie. Rien n'est plus juste. Espérons qu'on fera droit à leur demande.

Nous tenions de ce journal féministe à faire entendre la voix d'une catégorie intéressante de fonctionnaires.

Nous espérons que l'Administration dans cette question se rappellera à temps que nous sommes dans un pays de justice et que l'équité est toujours agréable à pratiquer.

Fernand MORELLE.

Les bois les plus épais

POEME

pour Madeleine Noël-E. Garnier,

« Les bois les plus épais, les lacs les plus profonds,
les cloches musiciennes,
le ciel touffu d'oiseaux dont l'ombre, sur mon front,
cache aux hommes mes peines,

rien ne saurait pourtant distraire de mon cœur
le visage et les larmes
de ceux qui sont couchés aux champs des « Sept Douleurs »
immobiles, dans le vacarme,

comme un chêne abattu, plein des sanglots du vent...
— Rien... pas même d'entendre
goutte à goutte couler sur mon cœur, en tremblant,
pour en noyer les cendres,

les mots de la Pitié, les larmes de tes yeux...
où le lac se reflète —
et ton geste, sur moi suspendu, comme aux cieux
une aile d'alouette !

(NEUVAINE : *Quatorze poëmes à l'Amitié*)

Noël-E. GARNIER.

Madame Louise BODIN vient de publier un *Cahier Breton* — série de guerre — sous ce titre « En Bretagne : des livres, des voyages, des impressions, des opinions. »

Dépositaire général à Paris. Emile Paul, éditeur, 100, rue du Faubourg-Saint-Honoré. En vente *à la Voix des Femmes*. Prix : 1 fr. 50.

Dominicales à Saillé

(Suite)

Un à un, les enfants se lèvent et chacun vient chanter à son tour sur le devant de la scène. Une musique aigre, traînante, nostalgique, accompagne les voix : c'est le curé de Saillé — auteur de tout ce qu'on va chanter, qui joue l'harmonium dans la coulisse. En se penchant on peut l'apercevoir : il a une face maigre, jaunie, creusée, avec des yeux douloureux : un personnage du Gréco.

Le premier enfant, joufflu, décidé, s'élance vers nous comme à l'assaut et envoie sa chanson ainsi qu'un projectile, avec des gestes tumultueux. Sa voix est aiguë, acide, agressive et l'énergie qu'il déploie compromet à chaque instant l'équilibre du bicorne démesuré :

A travers les marais salants
Venez, venez, petits et grands !

Ayant achevé, il va se rasseoir à son poste de figurant et un grand garçon, aux quatorze ans trop poussés, s'avance, aussi figé celui-là, que l'autre était pétulant. Il a des lunettes et un petit visage un peu japonais qu'écrase le fantastique chapeau noir. Ses mains, issant de manches trop courtes, esquissent des gestes qu'elles n'achèvent point, et c'est d'une voix lente, gauche, hésitante, qu'il chante ce refrain alerte :

V'là un p'tit chalet kim-kim,
V'là un p'tit chalet qui m'plait,
V'là un p'tit chalet chalet,
V'là un p'tit chalet qui m'plait.

Un troisième enfant, fin et menu, tel qu'un lutin, vient chanter avec un timbre de mélopée, perçant, uniforme, un air plaintif, aux cadences vieillottes. L'enfant nous dispense ainsi une mélancolie dont il n'a aucunement conscience, car, très à l'aise, il rit de toute sa face de bébé malicieux :

Le Dimanche j'portais ma chemisette
Mes chaplouz à mon chapeau flottants.
Ce jour-là l'église était toute pleine
Et les hommes chantaient au premier rang.
Ah ! j'aime t'y, j'aim'ty les vieill's coutumes !
Ah ! j'aime-t'y les coutumes du vieux temps !

Sur les gradins, la femme à la robe violette est toujours parfaitement immuable, je ne vois même pas se soulever sa poitrine. Je commence à croire qu'elle est enchantée.

Nous écoutons ainsi une vingtaine de chansons. Je note, particulièrement savoureuse : *la Vie à Saillé*, dont cette strophe est typique :

Quand je travaillons au marais
Sur les ponts et sur les ladures,
Nous ne nous amusons jamais
A traîner de lourdes chaussures,
Jamais d'chaussures !
Qu'y fasse frais, qu'y fasse chaoud
En été, j'allons tout déchaoud.

Et la Chanson du *Grain de Sel*, gentil duo qu'exécutent avec vivacité et quelque sentiment deux tout petits bonshommes :

Victor Roussel ? — Henri Massé ?
Puisque le sel — Est ramassé
— Chantons le petit grain de sel !

— Tout cela a un goût cru, âpre, frais, un goût de fruit sauvage, un goût de mûre ou de prunelle cueillie sur les haies. C'est du produit sain, honnête, émanation locale dont nul mensonge encore n'a terni la candeur. Cela vous emporte hors des temps. Image d'Epinal. Son de violes lointaines. Intermède de bateleurs...

La musique de ces chansons, en vérité, ne manque pas de couleur. Et ses rythmes simples s'accordent bien avec le bon sens finaud, la poésie patoisante des paroles. Il est très doué, le curé de Saillé. — Mais pourquoi faut-il qu'au dernier moment, une chanson considérée comme le clou de la fête, vienne rompre l'harmonie jusqu'alors homogène ?

Pourquoi, ô curé de Saillé, — pareille à l'automobile que vous déploriez dans un de vos refrains, de voir se ruer sur vos marais salants, — fallut-il que la guerre se manifestât dans ce décor de mystère moyenâgeux ? Pourquoi, ô curé de Saillé, qui avez un visage pour le Gréco, sacrifier à l'actualité ? Pourquoi ne pas rester ce que vous étiez ? Pourquoi avoir introduit parmi vos « vieilles coutumes » et vos « vieux costumes », l'élément banal à la mode du jour, le verbiage grandiloquent d'un patriotisme de cinéma ? La guerre, bien sûr, nous l'aurions retrouvée à la sortie, toujours trop tôt. Nous étions là, hors des temps... Ah, curé de Saillé, qu'avez-vous fait ?

Voici l'Amérique !

L'enfant à la veste écarlate, la miniature de paludier, le petit génie du marais, délicieux quand il chante :

Avec le sel de nos marais,
Je salons de belles anguilles.

n'est plus que ridicule, lorsque, tendant le poing vers des Allemands improbables, il hurle :

Tremblez, peuple de coquins !
Voici l'Amérique,
Voici les Américains !

Hélas, nous ne sommes pas dans un conte de fées. Nous sommes en 1918. Aussi bien, le charme est-il définitivement brisé, car, les Dominicales s'achevant, voici que la paludière aux prestigieux habits se lève, s'ébroue, secoue ses plis violets, rompant par de gros mouvements son impassibilité pompeuse. Elle n'était pas enchantée ! Elle saute lourdement dans la salle, se met à parler et à rire avec quelques femmes en coiffe, puis sort de l'église avec elles. Après avoir dépouillé ses atours, pieds nus, vêtue du sarrau noir, le râteau sur l'épaule, elle va s'en aller râcler le marais.

Henriette SAURET.

Réfugié ...

Mot de misère, qui évoque une vie spéciale et que beaucoup méconnaissent.

C'est quelquefois gênant de penser au malheur des autres, fussent-ils des Français ! De farouches patriotes se renferment dans un plus farouche égoïsme, c'est pour se donner raison à eux-mêmes de négliger la Solidarité nationale qu'ils désignent les réfugiés de qualificatifs plus ou moins agréables :

— En lisant les « Paroles d'un combattant » de Marcel Fourier, je comprenais son état d'esprit et celui de ses camarades qui font la guerre, car, nous, les autres victimes, nous sommes aussi depuis plus de quatre ans, des morts-vivants, évoluant dans une vie anormale, vie d'impatience et de lutfes, ayant à subir les injures, les méfiances surtout, ce « on ne vous connaît pas » dit d'un ton plus ou moins fraternel. On feint d'ignorer qu'en plus du dénouement et de l'exil, nous supportons de la guerre une lourde part ! Mort des soldats, séparation des familles, moitié d'un côté, moitié de l'autre sous la botte conquérante ; tortures morales et physiques !

Vraiment le sort des populations envahies est loin d'être « digne d'envie », comme on le chante de ceux qui meurent pour la Patrie !

Admettre qu'on considère bons à exploiter, à bafouer des

hommes et des femmes qui étaient fiers et libres. Quelle nouvelle forme de l'esclavage voudrait-on voir surgir du fait de la guerre ? Trop de patience cela ne se nomme-t-il pas de la lâcheté ? Il ne faut pas s'y tromper, plus la guerre est longue, plus la situation des déracinés devient difficile.

Les réfugiés encore plus que ceux qui vivent chez eux ont le droit de demander si *tout est fait* pour abréger leur martyr. Nous posons la question, nous les femmes, réfugiées, lasses d'attendre dans la nuit et le mensonge. Si toutes savaient l'incapacité, la nullité de certains hommes appelés à mener les « grandes barques », elles seraient effrayées, elles réclameraient depuis longtemps la Paix et le Droit pour *tous* y compris les Femmes.

Comment veut-on que nous ayions confiance dans la seule direction masculine ? Elle ne connaît que la violence, nos populations du front ou des pays envahis qui ont subi toutes les lois de la guerre en savent quelque chose. Elles ne comptent pas plus qu'un troupeau, chassées brutalement, entassées dans des wagons à bestiaux, martyrisées, mal couchées, mal alimentées, ne pouvant rien emporter d'utile, elles ont eu à supporter l'incurie et la paresse des hommes, le manque d'organisation dont ne se guérira notre pays qu'avec la collaboration des femmes aux affaires publiques.

Il y a lieu d'être étonné du courage et de la résistance à la souffrance d'êtres qui pourraient être considérés comme faibles, femmes, enfants et vieillards se nourrissent d'espérance et vivent de l'illusion prochaine du retour.

Et voilà des années que cela dure ! Il faut bien que nous disions la vérité et que nous mettions en face des réalités les responsables, autres vieillards qui condamnent des familles à la disparition presque totale par leur entêtement criminel.

Malgré les déceptions, chaque jour, les réfugiés scrutent l'horizon de la guerre. Un indice quelconque va-t-il enfin faire espérer la Paix ?

Des femmes, qui ne connaissent des profondeurs et de la grandeur de la politique des hommes, que ses effets désastreux, s'étonnent. Elles ont vu que, pour déclarer et accepter une guerre aussi redoutable, faire un si terrible saut dans l'inconnu il avait fallu si peu de temps, elles peuvent bien s'imaginer que, pour arrêter la destruction et la course folle à la mort, il suffirait d'un effort de bon sens et de bonne

..... **CENSURE** .....

Jeanne MÉLIN.

A LA GHILDE « LES FORGERONS »

Le foyer d'action d'art : la ghilde « les Forgerons » donnera durant le 4e trimestre 1918, trois matinées d'art qui auront lieu au Conservatoire *Renée Maubel*, aux dates suivantes : 13 octobre, conférence au Han Ryner : « *Jules Renard* » ; 3 novembre, conférence de Louise Bodin : « *La Femme dans le théâtre de Molière* » ; 1er décembre, conférence de Henry-Marx : « *Maurice Maeterlinck* ». Des artistes des principaux théâtres de Paris prêteront leur concours.

On trouve des invitations : au *Conservatoire Renée Maubel*, 10, rue de l'Orient (18e) ; au *Parthénon*, 54, rue des Ecoles (5e) ; à la *Maison d'art*, 49, boulevard Haussmann (9e) ; *librairie Delesalle*, 15, rue Monsieur-le-Prince (6e) ; à l'*Avenir International*, 96, quai de Jemmapes (10e) ; à la *Voix des Femmes*, 10, rue Montmartre (2e).

La coalition républicaine

La Coalition Républicaine a tenu une réunion générale le samedi 27 juillet.

Hélas ! ce n'est pas un chant de victoire, ce n'est pas le triomphe de l'Idée sur la Force, de la Vie sur la Mort, de la Jeunesse sur la Sénilité, de la Bonté intelligente sur la Férocité imbécile que je viens annoncer. Non ! rien de tout cela ne s'est dégagé de cette première réunion.

Comme partout, les passions aveugles, les idées de parti, les mesquineries de chapelle, ont été aux prises ; pour les apaiser, dans *la crainte*, d'un désaccord, d'une perte d'un tiers d'adhérents (que je qualifie de faux républicains) on a fait l'union sacrée, on a fait de la conciliation, on a lancé de belles phrases, émis de beaux principes, voté des motions, et puis... on a levé la séance.

Ah ! que j'espérais voir les militants se ranger autour du faisceau républicain, et oubliant les divergeances de formes, s'accorder sur le fond, pour la défense totale de *l'idéal démocratique*.

Quel est-il ? *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Liberté : c'est-à-dire, droit de parler haut, d'émettre son opinion, de travailler à la libération des opprimés politiques ou économiques.

Egalité : c'est-à-dire, équivalence reconnue des sexes, suppression des classes.

Fraternité : c'est-à-dire, amour de l'humanité, abolition de la haine, *Paix* aux hommes.

Comment s'est traduite dans cette réunion, cette belle devise qui flamboie aux frontons de nos édifices, inscrite trop haut, pour la myopie de nos vieillards dirigeants ?

Par la lâcheté de ceux qui se réclament des lauriers politiques de leur jeunesse. Ils ont tremblé, quand il a fallu prendre position, ils ont eu peur et se sont retirés derrière de vagues formules, ni bonnes ni mauvaises, qui n'entraînaient ni opposition ni même discussion.

Mais arrivons aux faits : 1°) *Politique Sociale.* — G. Seailles lit un long rapport suivi d'une motion demandant de faire confiance à la classe ouvrière. — Des militants syndicalistes réclamèrent et obtinrent l'adjonction d'un amendement, afin que soient appliquées les lois syndicales ».

J'espère que cette motion ne restera pas sans fruits, et que les *parlementaires* qui la votèrent sauront faire le nécessaire contre la trahison et le défi jeté à la classe ouvrière par le verdict rendu au procès Malvy.

2° M. F. Buisson prend la parole au sujet de la politique extérieure, il parle du président Wilson, des buts de paix et enfin de la Société des Nations « *seul terme de la guerre* », à son avis, et il résume le tout par une motion.

Alors s'engage le véritable débat, alors apparaît nettement la plaie sanglante, les deux antagonismes existants.

Oui, à l'heure actuelle dépassant toutes les questions, toutes les opinions se pose angoissant et terrible le problème de la paix.

Le monde est partagé en deux camps ; ceux qui veulent la guerre à outrance, quel qu'en soit le prix ; ceux qui veulent tenter de mettre fin au cauchemar et au suicide de l'humanité.

Dans cette réunion, le monde en réduction m'est apparu, les uns, avec toute leur aveugle férocité, les autres, avec toute leur ardeur et leur foi dans le réveil de la conscience humaine et l'amour du prochain.

Devant la gravité du problème, doublé de la gravité de l'heure présente, malgré les efforts des hommes et des femmes de bonne volonté qui parlaient au nom de la vie, de la jeunesse, de l'avenir, la sentence la plus terrible est tombée glaciale et cassante de la bouche de ceux qui devraient au moins connaitre la pitié. Ils sont pères ! et ignorent le sentiment paternel, aussi n'ont-ils plus droit au respect qu'ils réclament.

Ils ont repoussé le seul moyen « pratique » susceptible de mettre fin au drame ; moyen qui ne rejetait aucunement l'idée de Société des Nations.

L'Internationale vivante, debout, prête à agir, pour essayer d'enrayer le conflit, seule chance actuelle d'un effort pour rétablir la paix, unique base d'une *Société des peuples*, a été offerte. Quelle fut la réponse ?

Certains radicaux ont objecté que l'*Internationale* étant l'émanation du parti Socialiste, seuls ! les socialistes avaient à s'en occuper ; ils sont restés dans les formules éthérées et lointaines d'une future Société des Nations, cela ne compromettant personne.

Cependant que nous étions là, tous haletants, passionnés, des hommes souffraient, priaient, hurlaient, tombaient... la mort faisait son œuvre. Y ont-ils pensé ?

Victor Dalbiez, jeune encor pourtant, n'a pas su dire le mot nécessaire pour entraîner les hésitants ; il n'a pas su dire que l'*Internationale* sauverait, non les socialistes seuls, mais l'humanité entière, donc tous individus de toutes opinions ; il n'a pas su clamer le *droit à la vie ;* et l'on vota la motion vague, stérile de la Société des Nations, prometteuse d'une paix dans un avenir hypothétique

La question de l'Internationale doit être posée à nouveau à la prochaine réunion générale en septembre. V. Dalbiez a donné sa parole, espérons qu'il ne l'oubliera pas.

En dernier lieu ; affaires judiciaires en cours.

Là, union totale, véritable coalition ; les cris de Vive Caillaux, Vive Malvy ! motions finales. — Où sont les résultats ? Le bureau directeur doit se réunir sous peu, espérons qu'ils saura faire après, ce qu'il n'a pu réaliser avant.

Résultat : Union des Radicaux, Francs-Maçons, membres de la Ligue des Droits de l'Homme auxquels les Socialistes n'ont pas fait l'injure de ne pas se joindre (parce que hors de leur parti) pour défendre, sauver si possible deux hommes accusés injustement et traqués par la réaction.

D'autre part : scission complète entre les mêmes hommes, pour sauver des êtres, des enfants, purs de toutes tractations, innocents de toute manœuvre politiques, ayant *droit* à la *vie*, au bonheur, à l'amour à la joie ; et condamnés *sans appel* par leurs pères, leurs frères, aux misères ; à l'agonie, à la mort prématurée.

J'espère pour la prochaine réunion une attitude plus ferme, je fais appel aux militants sincères, aux femmes, aux mères, aux sœurs ; en avant pour la vie, la bonté et la fraternité ! *Sus à la haine, à la bêtise, à la mort !*

Si la coalition veut vivre, elle se doit de suivre les principes républicains en n'admettant dans son sein que ceux et celles, seuls, dignes de ce nom.

La Réaction ? C'est la Guerre
La Guerre ? C'est la Réaction

La République et les Républicains n'ont qu'un devoir, une tactique, une formule ; expurgeons d'entre nous, les faux frères, ce sera la seule manière de fair triompher nationalement et internationalement l'idéal pacifique et démocratique.

Monette THOMAS.

Les Idées et les Livres

Oscar Wilde et moi, par Lord ALFRED DOUGLAS (Emile-Paul, éd.

Il appartient à d'autres qu'à moi, aux biographes anglais de Wilde, à ses exécuteurs testamentaires et à ses amis français, de réfuter ou de réduire à néant la thèse tendancieuse et l'argumentation grossière de Lord Alfred Douglas, dont l'abject pamphlet vient d'être traduit en langue française.

Prétextant la publication en 1960 de plusieurs fragments jusqu'ici demeurés inédits de « *De Profundis* », fragments dans lesquels il se déclare pris à parti et violemment attaqué par le poète, Lord Douglas tente une sorte de défense préventive destinée à des générations futures à qui il sera donné de prendre connaissance du fameux document que garderont jusqu'alors sous scellés les Autorités du British Museum.

Quelque compréhensible que puisse paraître le désir manifesté par Lord Douglas de se justifier devant cette postérité dont il ne lui sera pas possible de combattre l'opinion créée par la lecture d'un livre qui verra le jour à une époque où il ne sera plus de ce monde, le caractère nettement diplomatique et le ton ordurier de ce plaidoyer malhabile, œuvre d'un hystérique puritain, le discréditent d'avance aux yeux du public éclairé au jugement duquel il semble appeler.

Bien que nous admettions (et encore !) que Wilde, dont l'œuvre théâtrale, littéraire et critique est bien au dessus de ces vaines attaques, ait pu commettre à certaines heures de sa vie des indélicatesses, nous nous refusons et ceci de la façon la plus catégorique à suivre Lord Alfred, lorsqu'il accuse par exemple, l'écrivain immortel de « Salomé » et d' « Intentions » de l'avoir « plagié » et mis à profit son talent obscur, dont il exagère ce nous semble la valeur et l'importance ! Il nous faudrait consacrer plusieurs colonnes de ce journal à l'énumération de toutes les inepties, débitées par le Lord si compromis lors du procès illustre.

Aussi, il n'hésite pas à tenter une critique grotesque de la Poésie de Wilde, critique digne d'être mise dans la bouche d'un personnage comique de Molière. Ailleurs, il dit le manque de scrupules du Roi de la Vie et relate les menus des repas somptueux qu'il eut paraît-il l'honneur d'offrir au Poète. Et rien ne manque ici, ni prétendus accusés de réception, ni reçus, ni notes d'hôteliers.

Lord Alfred Douglas ferait passer volontiers Oscar Wilde pour un « mufle et pour un goujat », termes dont notre excellent ami Wullens gratifia récemment l'honorable Monsieur Daudet.

Ce pamphlet déplaisant au plus haut degré, manque de mesure au point de ridiculiser ce grand seigneur qui gémit sur son sort et implore le monde de lui rendre justice.

Il ne nous convaincra jamais de l'incapacité créatrice de Wilde et n'enlèvera rien à sa gloire de Poète et d'Artiste littéraire.

De l'Immortalité Littéraire des Goncourt, par Léon DEFFOUX.

M. Léon Deffoux est en ce temps de « Culte de l'Incompétence » et de Critique ultra. Impressionniste un des rares écrivains qui explorent les époques auxquelles appartiennent les écrivains dont il scrute les écrits. C'est un critique doublé d'un chroniqueur, d'un érudit et d'un historien littéraire. Son érudition lui permet de s'orienter parmi les œuvres qu'il analyse, les rattacher les unes aux autres et découvrir les liens étroits mais perceptibles à l'œil du seul connaisseur, qui les unissent. M. Léon Deffoux est un causeur exquis perdu au milieu d'une génération de scribes pédants et retors, de pions, d'ignorants, d'amateurs et de primaires. M. Léon Deffoux qui fait autorité dans tout ce qui touche de près ou de loin au naturalisme par le sourire aux lèvres des sujets les plus graves. Et son sourire si spirituel et si français n'exclut, ni une science réelle des problèmes littéraires actuels et inactuels, ni au sens aigu des

réalités vitales qu'il traite avec cette ironie subtile qui lui permet de tout dire de ses contemporains sans jamais outrepasser les limites qu'assignent à la critique les lois de la Bienséance et de la Courtoisie.

Les Statues mutilées, par Georges BANNEROT (La Forge, édit.)

Le livre posthume de Georges Bannerot nous est présenté par M. Georges Pioch qui en quelques pages belles et émouvantes a retracé la vie trop courte et l'œuvre trop brève du poète que le Destin nous a ravi l'an passé.

Ce sont des poèmes martelés puissamment, austères et nobles comme le cœur de l'Aède qui les a forgés durant sa jeunesse. Encore que l'éloquence y tient une place excessive, on apprécie ce simple développement de la phrase poétique dont Georges Bannerot avait l'intime intention. Ses strophes massives mais harmonieuses, bien que d'une architecture parfois trop carrée, prêtent admirablement à l'interprétation vocale.

Poète d'une inspiration très humaine et très profonde, Georges Bannerot vivait la souffrance du Peuple et chantait dignement ses angoisses et ses peines.

Jaurès, par Georges PIOCH (La Forge, éd.).

Quelques notes prises à la hâte, lors de tumultueuses réunions électorales. Jaurès parle. Il harangue la foule du haut d'une tribune improvisée. On l'écoute, on n'ose l'interrompre. Tel est l'ascendant de la fervente parole que l'auditoire galvanisé subit une fascination presque physique. Jaurès avait le génie de l'éloquence et en usait en maître. Mis au service de la plus noble des causes, son art oratoire atteignait ceux-là même que n'aurait su gagner à la doctrine socialiste nulle preuve à conviction si plausible fut-elle.

M. Georges Pioch qui, depuis quatre ans, porte haut l'étendard de la Pensée libre, et qui fait vivre par son grand verbe les idéals dont nous doutâmes et qui livre tous les jours au mensonge tout puissant, un héroïque encore qu'inégal combat, était placé mieux que tout autre pour retracer ces quelques fragments de la vie de Jaurès dont il entoure la mémoire d'un culte pieux et fidèle.

M. Georges Pioch qui s'est si souvent affirmé le brillant écrivain et le biographe averti que l'on sait, écrirait, s'il voulait seulement s'en donner la peine, une Vie de Jaurès plus complète et plus durable que celles que nous devons à des écrivains notoires mais d'une envergure moindre que le poète des « Victimes ».

WALDEMAR-GEORGE.

PITIRUIT...

Pitiruit... fait l'oiseau sur la plus haute branche
— Broyant tout: bourgs, hameaux champs féconds, route blanche
La horde grise passe en un bruit d'avalanche

Les cités son en feu et rouges sont les eaux.
... Pitiruit... tireli... pitiruit fait l'oiseau
Dans les bois saccagés on marche sur des os

Et tandis qu'un chef clame aux guerriers près de lui
« Haut les cœurs mes enfants, le jour de gloire à lui »
Sur la plus haute branche l'oiseau fait... pitiruit.

Lucien JACQUES.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-II[e].

LE CONGRES DU GARD

A propos de la réorganisation politique et économique de la France après la guerre :

— En présence du facteur important qu'est l'élément féminin négligé arbitrairement jusqu'à présent, malgré les multiples réclamations des Françaises depuis la Révolution de 1789,

— Reconnaît l'urgence d'une propagande intense pour l'enrôlement des femmes au Parti Socialiste International,

— Donne mandat au Groupe Parlementaire de déposer immédiatement sur le Bureau de la Chambre un vœu en faveur du vote et de l'éligibilité des Femmes et à tous les degrés, conformément à l'esprit et à la lettre du programme du Parti.

— Donne mandat aux délégués de présenter cet ordre du jour au Congrès National du 6 octobre à Paris.

UNE PROPOSITION AU CONGRES RADICAL

M. Lucien Le Foyer, ancien député de Paris, ancien vice-président du Parti radical, vient de saisir le Bureau de la proposition suivante, destinée à être soumise au prochain Congrès du Parti radical et radical socialiste :

« Le Congrès, Considérant que l'Autriche-Hongrie, d'accord avec ses Alliés, a proposé à toutes les nations belligérantes appartenant à l'Entente d'engager, au sujet de la paix, des conversations préparatoires, qui ne présenteraient pas, d'ailleurs, de caractère obligatoire, et ne lieraient pas les participants,

Considérant que, selon la déclaration ministérielle d'un de nos cabinets de guerre, « les revendications du droit sont indépendantes du sort des batailles », et que ce serait un crime de préférer la victoire par la guerre à la victoire par la paix,

Invite le Gouvernement de la République à proposer aux gouvernements alliés l'acceptation des offres de pourparlers faites par l'Autriche-Hongrie.

MAISON BERNOT FRERES

Les actionnaires réunis en Assemblée générale ordinaire le 26 septembre au siège social, pour se prononcer sur l'arrêté des comptes de l'exercice 1917-1918, ont voté à l'unanimité, l'approbation des résolutions présentées et la distribution d'un complément de dividende de dix-sept francs par action (nets d'impôts qui sera payable à partir du 5 novembre au siège social, 160, rue Lafayette, de 9 à 11 heures et de 2 à 3 heures contre remise du coupon n° 58.

Réunis ensuite en Assemblée générale extraordinaire, ils ont approuvé à l'unanimité, la modification de l'article 41 des statuts.

Détacher ce coupon et envoyer à la

Société des amis de «LA VOIX DES FEMMES»

Je soussigné

déclare adhérer à la Société des amis de « LA VOIX DES FEMMES » et m'inscris pour un versement annuel de

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris